

XYZ. La revue de la nouvelle

Gris et blanc

Monique Proulx



Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, M. (1988). Gris et blanc. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 39–40.

Je t'écris, Manú, même si tu ne sais pas lire. J'espère que ta vie se porte à merveille et que les rochers de Puerto Quepos t'accompagnent fièrement quand tu nages dans la mer. Nous sommes installés, maintenant, nous avons un sofa, un matelas neuf, deux tables et quatre chaises droites presque de la même couleur, et un réfrigérateur merveilleux qui pourrait contenir des tortillas en grand nombre. Je dors sur le sofa, à côté du réfrigérateur merveilleux. Tout va bien, je me réveille souvent parce que le réfrigérateur ronfle, mais le chemin vers la richesse est rempli de graviers qui n'effraient pas le pied du brave. De l'autre côté de la fenêtre, il y a beaucoup d'asphalte et de maisons grises. On voit des autos qui passent sans arrêt et ce ne sont jamais les mêmes, Manú, je te le dis sans me vanter.

Ça s'appelle Montréal. C'est un endroit nordique et extrêmement civilisé. Toutes les autos s'arrêtent à tous les feux rouges et les bruits sont interdits passés certaines heures, ainsi que les rires trop forts et autres sons humains. Il y a très peu de *guardias* et très peu de chiens. Le mot nordique veut dire qu'il fait froid comme tu ne peux pas imaginer, même si c'est seulement novembre. En ce moment, j'ai trois chandails en laine de Montréal sur le dos, et mamá se tient assise devant la porte ouverte du four qui appartient au poêle qui est grand et merveilleux, lui aussi. Mais on s'habitue, c'est sûr, le chemin vers la richesse est un chemin froid.

Ce ne sera pas encore ce mois-ci que tu pourras venir, mais ne désespère pas. Je fais tous les soirs le geste de te caresser la tête avant de m'endormir, ça m'aide à rêver à toi. Je rêve qu'on attrape des lézards ensemble et que tu cours plus vite que moi sur la grève de Tarmantas et que la mer fait un grondement terrible qui me réveille, mais c'est le réfrigérateur.

Il y a une mer aussi ici, j'y suis allé une fois en compagnie de mon ami Jorge et c'est très différent. La mer de Montréal est grise et extrêmement moderne et ne sent pas les choses vivantes. J'ai parlé de toi à Jorge, je t'ai grossi d'une dizaine de kilos pour qu'il se montre plus admiratif. Les chiens, ici, Manú, ne sont pas tellement aimés dans les appartements, essaie de comprendre un peu.

Voici comment se passent mes journées ordinaires. Il y a des moments comme se lever, manger et dormir, qui reviennent souvent et qui partent vite. Il y a les deux épiceries de la rue Mont-Royal, Monsieur

Dromann et Monsieur Paloz, qui m'engagent pour faire des livraisons. Je sais déjà plein de mots anglais, comme *fast, fast*. Le reste du temps, je suis à l'école, c'est une grande école grise avec une cour en asphalte et un seul arbre que j'ai à moitié cassé quand je suis grimpé dedans. Les moments d'école sont les pires, bien entendu, j'essaie de retenir seulement les choses qui vont servir plus tard.

Le dimanche, avec Jorge, on fume des cigarettes et on marche, on marche. On peut marcher extrêmement longtemps, à Montréal, sans jamais voir d'horizon. Une fois, comme ça, en cherchant l'horizon, on s'est perdu et la *guardia civile* nous a ramenés très gentiment à la maison dans une auto neuve et j'ai pensé à toi, mon vieux Manú, qui aime tellement courir après les autos neuves pour faire peur aux touristes.

Je ne veux pas que tu croies que la vie n'est pas bonne ici, ce ne serait pas vrai complètement, il y a des tas de choses que je mange et que je regarde pour la première fois de ma vie, et l'odeur de la richesse commence même à s'infiltrer dans notre pièce et demie. Hier, nous avons mangé des morceaux de bœuf énormes, Manú, et d'une tendreté comme il n'y en a pas à Puerto Quepos, je t'en envoie un échantillon bien enveloppé. Ce qui me dérange le plus, car je ne veux pas te mentir, c'est le gris qui est la couleur nationale, et le côté nordique de la ville qui abolit extrêmement le soleil, les arbres, et d'autres choses secondaires auxquelles je suis habitué. Mamá, elle, est surtout dérangée par les toilettes des magasins, c'est là qu'elle travaille et qu'on la paye pour nettoyer. Si tu voyais ces magasins, Manú, ils ont des magasins que tu dirais des villages en plus civilisé et plus garni, tu peux marcher des heures dedans sans avoir le temps de regarder à fond tous les objets merveilleux que nous nous achèterons une fois rendus plus loin dans le chemin vers la richesse.

Mais la chose de ce soir, la chose dont il faut que je te parle. Mamá nettoyait le réfrigérateur et par hasard elle s'est tournée vers la fenêtre. C'est elle qui l'a aperçue la première, elle a poussé un petit cri qui m'a fait m'approcher tout de suite. Nous sommes restés tous les deux à regarder dehors par la fenêtre en riant comme des êtres sans cervelle. La beauté, Manú. La beauté blanche qui tombait à plein ciel comme tu n'as pas idée, absolument blanche partout où c'était gris. Ah dure assez longtemps, Manú, fais durer ta vie de chien jusqu'à ce que je puisse te faire venir ici, avec moi, jouer dans la neige.

Monique Proulx est née à Québec en 1952. Elle a écrit pour la télévision, la radio, le cinéma, et a publié deux livres chez Québec/Amérique: *Sans cœur et sans reproche* (Prix Adrienne-Choquette, Grand Prix littéraire du Journal de Montréal) et *Le Sexe des étoiles*.